

L'expression de la violence et de la souffrance dans trois romans d'Ananda Devi

Résumé

La violence se catégorise selon différents paradigmes et ses manifestations sont toujours contextualisées : elle ne naît pas du néant. Une des conséquences de la violence est la souffrance, définie comme la destruction de la capacité d'agir ou encore comme une atteinte à l'intégrité de soi. Dans cet article, nous proposons une réflexion sur les enjeux sous-tendant le rapport entre la violence et la souffrance de la femme dans trois romans écrits par l'écrivaine d'origine mauricienne Ananda Devi.

Mots clés : violence, souffrance, émancipation féminine, cruauté

Abstract

Violence can be categorized according to different paradigms and its manifestations are always contextualized: it does not evolve out of nothingness. One of the consequences of violence is suffering, defined as the destruction of the ability to act or as an attack on self-integrity. In this article we propose a reflection on the issues underlying the relationship between violence and the suffering of women in three novels written by the Mauritian writer Ananda Devi.

Keywords: violence, suffering, women's emancipation, cruelty

La créativité est un acte de violence, déclare Ananda Devi¹. Cette assertion n'a rien de choquant, la violence peut bien être un facteur engendrant quelque chose de positif, ne serait-ce que le rôle de la guerre dans l'émancipation de la femme². Une des conséquences de la violence est la souffrance, « [...] pas uniquement définie par la douleur physique, ni même par la douleur mentale, mais par la diminution, voire la destruction de la capacité d'agir, du pouvoir-faire, ressentie comme une atteinte à l'intégrité du soi »³, pour nous aligner sur la définition de Paul Ricœur. Pour Emmanuel Levinas, d'autre part, la souffrance est une passivité et une soumission à la soumission, un état dans lequel la sensibilité de l'individu est devenue vulnérabilité. Pour lui, c'est à travers le mal que le pâtir peut être compris⁴. Le mal et la violence ne sont pas synonymes, mais nous considérons la violence comme une des manifestations du mal.

Dans l'article qui suit nous proposons donc une réflexion sur les enjeux sous-tendant le rapport entre la violence et la souffrance de la femme tels qu'ils se déploient dans trois romans écrits par l'écrivaine mauricienne Ananda Devi, *Pagli* (2001), *Le sari vert* (2009) et *Ève de ses décombres* (2006).

L'île Maurice - diversité et pluriculturalisme nés dans la violence

La violence se catégorise selon différents paradigmes : elle peut être physique, psychologique ou verbale, émotionnelle, historique ou structurelle⁵. Ce que ces manifestations de la violence ont en commun est le fait qu'elles soient toujours contextualisées : la violence

¹ Bruno Varno, « Ananda Devi on Language, Literature and Identity at f:af », 20 mars 2009. <http://wordswithoutborders.org/dispatches/article/ananda-devi-on-language-literature-and-identity-at-f:af> [Site consulté le 28.7.2014].

² Pia Ingström, "Modernitet, frigörelse och skräckvälde, Intervju: Wendy Lower", Hufvudstadsbladet, 5.8.2014.

³ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990, p. 223.

⁴ Emmanuel Lévinas, « Useless Suffering » in *Entre nous. Thinking-of-the Other*, trad. Michael B. Smith et Barbara Harshav, New York : Columbia University Press, 1998 [1991], pp. 91–101, ici p. 92.

⁵ Lawrence B. Bruce & Karim, Aisha (eds.), *On violence. A Reader*, Durham and London : Duke University Press, 2007, p. 5.

ne surgit pas du néant, mais naît dans un contexte social spécifique, alors qu'elle n'est intrinsèque ni à la condition humaine ni à la structure sociale⁶.

Dans une perspective ouverte par Michel Foucault, la violence naît dans l'acte conscient de l'être humain et se manifeste dans les pratiques de la conscience humaine. Le concept clé chez Foucault est la subjectivité, vue non pas comme un réflexe interne et volontaire, mais considéré comme faisant partie d'un nexus de textes, de pouvoir et de pratiques discursives⁷. Ceci implique la nécessité de lire un texte précis dans son contexte historique.

Ananda Devi réitère cette idée de la violence comme pratique consciente, subjective et discursive évoquée par Foucault dans un entretien⁸ où elle accorde que le lieu écrit l'histoire et que cette histoire est inextricablement tragique et violente quand il s'agit de l'île Maurice. En effet, cette culture qui aujourd'hui se nourrit de la diversité culturelle de sa population⁹ reflétant ses origines indienne, chinoise, africaine et européenne¹⁰ est née dans la violence : celle liée à l'esclavage et à la traite négrière, celle liée à l'exploitation capitaliste sous la forme de l'engagisme et celle envers les femmes dans une société à forte prédominance mâle¹¹.

Il n'est donc pas étonnant que Devi, en évoquant la littérature mauricienne, la catégorise de littérature « meurtrière », « dure » et « sévère »¹². Selon elle¹³, ses histoires partent souvent d'un fait-divers

⁶ *Ibid.*, p. 6.

⁷ *Ibid.*, p. 444.

⁸ Patrick Sultan, « Ruptures et héritage. Entretien avec Ananda Devi », décembre 2001, <http://ores.concordia.ca/numero2/essai/Entretien7decembre.html> [Site consulté le 28.7.2014].

⁹ L'île Maurice a été colonisée par les Néerlandais, les Français et les Britanniques. Après l'abolition de l'esclavage en 1834, les Indiens, les Chinois, les Malaisiens, les Africains et les Malgaches peuplent l'île. En 1968, l'île Maurice accède à son indépendance.

¹⁰ Rita Tyagi, « Rethinking Identity and Belonging - "Mauritianness" in the work of Ananda Devi » pp. 91-108 in : *Islanded Identities. Constructions of Postcolonial Cultural Insularity*, Maeve McCusker et Anthony Soares (eds.), Amsterdam, New York : Rodopi, 2011.

¹¹ Jocelyn Chan Low, « Faire de l'histoire dans une société plurielle », *Ecrire l'histoire dans l'Océan Indien : Silences, Censures, Oublis*, p. 3. <http://www.cresoi.fr/Ecrire-l-histoire-dans-la-societe> [Site consulté le 20 février 2015].

¹² Patrick Sultan, « Ruptures et héritage. Entretien avec Ananda Devi », décembre 2001.

¹³ *Ibid.*

réel qui sous-tend son écriture et comme l'île Maurice¹⁴ connaît depuis une vingtaine d'années une recrudescence des violences faites aux femmes¹⁵ on peut prétendre que plusieurs des écrits de Devi ne font que s'emparer du réel pour le transformer en une fiction qui, en métaphorisant la cruauté, rend la souffrance subie par les femmes maltraitées encore plus poignante.

Je fais mienne ta rage

Ainsi dans le chapitre « Amour » dans le roman *Pagli* (2001) le lecteur assiste à la mise en scène d'un fait divers : « Prise dans les éclamements et dans les émeutes, une femme est morte en tenant ses enfants dans ses bras. La horde l'a regardée brûler. Puis ils sont partis. Ils ne savaient pas pourquoi ils devaient la tuer. Elle ne devait pas être là. Les enfants non plus. Ce sont des inconnus. Les meurtriers sont troublés par l'image, puis tentent de l'effacer »¹⁶. Le seul meurtrier qui est mis en scène justifie son acte par la méfiance et le mépris que depuis son enfance lui ont inculqué son entourage, la famille et les amis, expliquant que c'est par les autres que le mal arrive. Mieux vaut-il donc éradiquer un mal anticipé par un acte vio-

¹⁴ L'île Maurice a connu la colonisation néerlandaise de 1598 à 1710 quand ils ont abandonné l'île suite à de nombreux problèmes dus aux terribles ravages des cyclones, à des graves sécheresses, à la disette et à des maladies, la colonisation française de 1715 à 1810 et britannique de 1810 à 1968.

¹⁵ De multiples sites et journaux mettent en avant la violence faite aux femmes à Maurice. Pour n'en citer que quelques-uns :

Le Défi Quotidien, « Violence envers les femmes - Un geste, une parole... mine de rien », <http://www.defimedia.info/defi-quotidien/dq-societe/item/37516-violence-envers-les-femmes-un-geste-une-parole-mine-de-rien.html> [Site consulté le 28.7.2014].

LINFO.re, « Marche contre la violence à l'égard des femmes à Maurice », 19.2.2014, mis à jour le 25.4.2014.

<http://www.linfo.re/ocean-indien/ile-maurice-rodrigues/marche-contre-la-violence-a-l-egard-des-femmes-a-maurice> [Site consulté le 28.7.2014].

« A Maurice comme ailleurs, la violence révèle l'inégalité homme/femme », 24.11.2011,

http://www.inforeunion.net/A-Maurice-comme-ailleurs-la-violence-revele-l-inegalite-homme-femme_a927.html [Site consulté le 28.7.2014].

Martine Théodore-Lajoie, « Violence : combien de femmes encore... »,

<http://www.dioceseportlouis.org/2014/03/07/violence-combien-de-femmes-encore/> [Site consulté le 28.7.2014].

¹⁶ p. 133

lent, semble être sa logique paradoxale.

Or, cette attitude que le mal vient des autres n'est pas seulement celle du meurtrier, mais également celle du protagoniste, Daya, qui épouse par vengeance l'homme qui l'a violée quand elle avait treize ans étant donné que : « Il en a ainsi été décidé dès [s]on enfance parce que cela arrangeait tout le monde »¹⁷. Cette léthargie semble caractériser toute la société et toutes les générations : l'indifférence et l'insensibilité de ses parents la font grandir sans autre but que sa vengeance¹⁸. Elle adopte une attitude pessimiste vis-à-vis de la société : le mal vient des autres qui ne mènent que des vies étriquées. Le regard qu'elle porte sur autrui est condescendant et elle ne voit que la bassesse de la vie humaine qu'elle contemple avec un détachement certain : « Le village brûle, les maisons brûlent, les vérités brûlent. Je regarde tout cela comme dans un nuage lointain. L'air est dense et cruel comme un diable échappé à sa sauvagerie. Cela ne me concerne pas. Qu'ils se battent entre eux comme des choses larvaires et parasitaires qui ne connaissent que leur faim. Qu'ils se dévorent et s'entre-tuent, puisque c'est ainsi qu'ils sauront combien leur vie est inutile. Qu'ils aillent jusqu'au bout de leur nature, de leurs monstres »¹⁹.

Son existence est caractérisée par une intransigeance angoissée de « larmes non coulées », de « sensations de suffocation » et de plongées dans un vide terrible où le noir vous réduit « à la suie de vos frayeurs »²⁰. La violence subie et perpétuée dans son couple n'est qu'une conséquence logique à la violence qui fait ombre à toute sa vie à commencer par sa naissance, une histoire qu'elle écoute dans la cruauté²¹ : le cœur de sa mère s'est arrêté au moment de l'accouchement, mais elle est ramenée de force à la vie par les femmes qui y assistent. L'enfance et l'adolescence de Daya sont marquées par l'indifférence, la solitude et par « la rage d'avoir survécu »

¹⁷ p. 51

¹⁸ p. 55

¹⁹ p. 109

²⁰ p. 55

²¹ p. 54

à la mère²², rage que Daya à son tour fera sienne. Dans son mariage, elle n'offre à son mari qu'une froideur et une indifférence intransigeantes.

La violence est omniprésente dans le texte, intrinsèquement liée aux schèmes d'actions et aux motivations du protagoniste, rendus par une écriture entachée de métaphores oppressantes où la cruauté de l'homme et son indifférence vis-à-vis d'autrui glissent dans les évocations de la terre et de la société aux prises avec une autodestruction face à laquelle le personnage principal demeure insensible. L'évocation des lieux dans le roman *Pagli* font écho à la description de l'ambiance sociétale dans l'île : l'intrigue, qui met en avant des « vies déchiquetées, [des] lieux hantés, [un] ciel noirci »²³ se nourrit de « l'air furieux de la Terre Rouge »²⁴, où « les soirs tomb[ent] en guillotine »²⁵, dans « une maison qui dégringole sur son inexistence »²⁶.

Lorsqu'elle tombe amoureuse d'un pêcheur, Zil, l'amour de l'homme semble la sortir de sa torpeur vengeresse. Or, même si cet amour peut au premier abord paraître salvateur, il survient trop tard pour assumer le rôle rédempteur que l'on aurait envie de lui accorder : même dans son poème euphorique²⁷ sur l'importance de l'amour de Zil pour elle, il est impossible à Daya de ne pas y glisser sa vision du monde éminemment noire et défaitiste : « il n'y a que la haine et la vengeance »²⁸. Ce défaitisme finira par avoir raison de son amour : en transgressant la norme sociale insulaire, elle attire la haine des *mofines*, des femmes destructrices, des « soldats de la pureté », qui à son premier pas hors du sentier tracé pour elle, lui descendent dessus, avec leur hargne et avec leurs poings levés, l'appelant *Pagli*, la folle. L'étincelle d'amour qui s'est enflammée en Daya s'éteint définitivement par un regard et agir normatifs destruc-

²² p. 28

²³ p. 131

²⁴ p. 29

²⁵ p. 27

²⁶ p. 30

²⁷ p. 83

²⁸ p. 85

teurs conditionnés par la tradition insulaire dont les femmes se chargent de la transmission. Victimes d'une société patriarcale, les femmes se retrouvent dans un cercle vicieux où elles deviennent bourreaux entre elles plutôt que de révolter ouvertement contre la tyrannie des hommes.

La violence comme grâce

Le sentiment d'injustice face auquel Pagli se révolte mais devant lequel elle se voit finalement contrainte d'abdiquer sous le poids de la violence sociale se complexifie dans le roman *Le sari vert* (2009). Dans ce roman, Devi traite d'une manière plus élaborée le rapport entre la violence, le mal et la souffrance et la façon dont le bourreau prive, au sens lévinasien, sa victime de sa signification éthique. Selon Levinas, la souffrance est une sorte de négation, une forme de non-sens : « Il y a dans la souffrance une absence de tout refuge. [...] Elle est faite de l'impossibilité de fuir et de reculer »²⁹, prétend-il. C'est cette impasse de la souffrance qui est décrite dans *Le sari vert*.

L'intrigue du roman se déroule à Curepipe, ville située au centre de l'île. Le texte met en scène une haine farouche qui nourrit les relations entre un père, médecin - dokter Bissam, appelé également Dokter-Dieu - homme respecté, dévoué envers ses patients, mais un vrai tyran et tortionnaire domestique, sa fille Kitty, qui n'est dans ses yeux qu'une « effacée de naissance », « un pétard mouillé »³⁰, née « pour nourrir l'échec »³¹ et sa petite-fille Malika, dont il dit : « Qu'elle aille vers sa noyade. Plus vite on aura tiré un trait dessus, mieux on se portera »³². C'est chez ces deux femmes qu'il s'installe pour recevoir les derniers soins avant de mourir d'un cancer.

Selon Hannah Arendt³³, le caractère de la violence est fondamentalement instrumentaliste : elle exige toujours d'être dirigée vers le but qu'elle souhaite atteindre et demande une justification de sa rai-

²⁹ Emmanuel Lévinas, *Le temps et l'Autre*, p. 55.

³⁰ p. 39

³¹ p. 45

³² p. 108

³³ *Om våld*, trad. Sven Hallén, Stockholm : Bokförlaget Aldus/Bonniers 1970 [1969, 1970], p. 6, 45, 50.

son d'être. *Le sari vert* problématise cette justification de la violence pour maintenir le patriarcat, filtrée dans son intégralité à travers le regard cruel et tyrannique du père et démontre les incohérences de la réflexion sous-tendant une telle entreprise.

Ultimement, sa violence se justifie parce qu'elle est un acte d'amour, « une grâce »³⁴ et la misogynie équivaut au réalisme. En ayant recours à la violence il mène une vie exemplaire. Tel est le fil conducteur de la pensée du père. La violence interfamiliale dans le récit remonte au couple que le père a formé avec sa femme, emblématiquement sans prénom, signe annonciateur du but accompli de sa violence, et désignée uniquement par ses fonctions : comme son épouse ou comme la mère de Kitty, ou par ses apparences : des saris de couleur différente. L'épouse comme conscience subjective et essence fait défaut dans sa réflexion.

Le but de la violence du père est de maintenir « l'ordre établi »³⁵ du patriarcat et se manifeste dans son couple comme une lutte entre les forces physiques des mariés. Lui se voit comme un défenseur des droits de tous les hommes et comme un dénonciateur du laxisme de ceux-ci : « De nos jours les hommes comme moi se font lyncher pour crime de mal-pensance. Ce qui me fait rire, c'est que certains pensent exactement comme moi, mais ils n'osent plus le dire »³⁶. Ainsi sa droiture d'esprit et son engagement interhumain, tout deux socialement validés, se matérialisent à l'abri des regards comme une tentative de subjugation de et de la violence contre un individu plus faible que lui.

« La violence se donne toujours pour une contre-violence, c'est-à-dire pour une riposte à la violence de l'autre »³⁷, constate Sartre. Ceci est aussi la logique du docteur Bissam : ce qui pour lui est anormal est que sa femme s'engage dans une « guerre silencieuse » contre lui et se barricade dans le refus de lui obéir. Pour lui, cette attitude de sa femme est de la violence qu'il tente d'éradiquer par la violence.

³⁴ p. 33

³⁵ p. 27

³⁶ p. 195

³⁷ Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris : Gallimard, 1985.

Le refus de sa femme de se plier à la volonté de son mari est justement ce qui la conduit à la destruction, prétend le docteur. Son attitude envers les femmes, cette « police de la pensée »³⁸, et envers le mariage est foncièrement ambivalente : il y a, d'un côté, la beauté de la femme, elle est comme « un palais aux infinies promesses... », mais dont le côté positif est aussitôt annulé : « ...où l'on ne découvre, une fois la porte enfoncée, que la vétusté et le vide »³⁹. Tout comme sa beauté, la joie de vivre de la femme doit être étouffée, car celle-ci doit réaliser que « la vie de couple n'est pas une plaisanterie. J'ai dû le lui apprendre avec des coups de poing. Quand pour la première fois j'ai fendu sa lèvre d'autre chose que d'un sourire, elle a commencé à comprendre »⁴⁰. « La faiblesse, c'est le pleurement sans larmes, le murmure de la voix plaintive ou le bruissement de ce qui parle sans paroles, l'épuisement, le tarissement de l'apparence. La faiblesse se dérobe à toute violence qui ne peut rien (serait-elle la souveraineté oppressive) sur la passivité de mourir », déclare Maurice Blanchot⁴¹. Ainsi, sa femme devient de moins en moins prédisposée à être à l'écoute des besoins et des envies de son mari, et finit par sombrer dans une léthargie dépressive, qui par sa non-violence et sa passivité s'oppose à l'intentionnalité malveillante du mari.

L'homme n'est ni aveuglé par sa violence dont il est parfaitement conscient, après tout le texte n'est qu'une longue justification de sa part, ni inconscient des autres facettes de la violence - guerres, misères - par rapport auxquelles il relativise la sienne. Au contraire, il est conscient de son indifférence et de son ambivalence ce qui ajoute une note de gratuité à la violence à laquelle il a recours pour subjuguier sa femme.

Cette ambivalence peut être considérée comme le début du mal qui s'installera dans la relation du père à sa fille, Kitty : « À peine avais-je commencé à l'aimer que j'ai été obligé de la punir »⁴². Alors que son seul souhait est d'aimer sa fille, il se voit obligé de com-

³⁸ p. 105

³⁹ p. 25

⁴⁰ p.27

⁴¹ *L'écriture du désastre*, Paris : Éditions Gallimard, 1980, p. 38.

⁴² p. 199

mencer à la haïr pour la protéger de la mère, « sorcière », à la frapper pour que sa fille ne ressemble pas à sa mère. Pris dans un cercle vicieux suite à l'incohérence de ses actes, il ne peut que constater que plus il frappe sa fille, plus elle ressemble à sa mère pour finir soumise et passive comme celle-ci. Sa violence fait naître ce qu'il veut tuer : une femme inerte, abrutie, soumise, cette femme faible qu'il méprise tout en exigeant les traits de caractère et le comportement qui la constituent : pour lui, elle aurait à tout moment pu se lever, partir, s'évader de ses griffes. Comme si la violence exigeait un acte, une force et non pas une parole, aussi importante pour être neutralisée.

Cette force contraire lui est opposée par sa petite-fille Malika, qui par sa réplique sarcastique et son attitude sadique prend la violence du grand-père à contre-pied. Affranchie du poids imposé par la relation de parenté trop étroite entre père et fille, Malika, en se distançant consciemment de son grand-père, a plus de force pour rompre avec les valeurs de celui-ci et met son émancipation féminine en pratique en choisissant comme partenaire de vie une femme. Ainsi se soustrait-elle définitivement d'une victimisation de l'idéologie patriarcale au sein de son couple. Son moyen de survie est tout simplement de ne pas s'exposer à une telle possibilité. Or, sacrifie-t-elle du coup sa sexualité sur l'autel de la vengeance ? Quoiqu'il en soit, c'est aussi Malika qui finira par soustraire sa mère à la violence psychique de son père et ensemble elles se libéreront définitivement de son emprise en décidant d'abandonner cet homme abominable à lui-même en le laissant mourir tout seul ; un acte ambivalent, car violent dans sa non-violence et cruauté, mais qui entraînera l'extinction de la violence du vieillard mourant.

Dans un entretien, Ricœur constate que le mal est « ce contre quoi on lutte quand on a renoncé à l'expliquer »⁴³. La question qui se pose en lisant *Le sari vert* est donc : le mal meurt-il avec l'homme ? Les trois dernières pages fournissent la réponse à la question : d'un au-delà dont l'instance narrative est effacée l'épilogue du

⁴³ « Le scandale du mal », *Esprit*, L'Europe plurielle, juillet 2005, p. 107. <http://www.esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code=7737> [Site consulté le 28.7.2014].

roman met en scène trois femmes - l'épouse, la fille et la petite-fille - se penchant sur le corps inerte de l'homme. Elles le considèrent dans une ambiance de fête macabre en se réjouissant de l'état de putréfaction du corps, « bientôt un grouillement d'asticots »⁴⁴, qui ne pourra plus les atteindre de quelque manière que ce soit. Néanmoins, cela ne console guère le lecteur que la rédemption pour la femme semble se trouver au-delà de la réalité. Quant à la réponse à la question sur le mal, la fin du roman est sans équivoque : le mal n'a pas pu être éradiqué de l'âme des femmes, mais s'affuble du masque d'une malveillance jubilatoire commune aux trois générations de femmes.

Je ne suis pas mon corps

« Je déteste [l']idée d'une image idéalisée de la femme. [...] Je voudrais que mes héroïnes vivent et aillent jusqu'au bout d'elles-mêmes », explique Devi en évoquant la situation complexe de la femme mauricienne dans ses écrits. Dans le roman *Ève de ses décombrés* (2006), Devi construit une adolescente de dix-sept ans qui semble être le seul personnage des trois romans étudiés qui, en allant au bout d'elle-même, trouve un certain apaisement dans son être-au-monde. Le prix de cet apaisement est néanmoins élevé, car il demande un détachement radical de toute affection et de tout enracinement, y compris une dissociation entre corps et esprit, une distanciation vis-à-vis de sa propre humanité : elle se voit comme une créature exsangue, une lionne, un monstre (9) dont le constituant primordial est l'autodestruction.

L'intrigue se déroule à Troumaron, quartier pauvre de la capitale Port-Louis. Ève, « la plus insignifiante des choses »⁴⁵, blasée par la pauvreté de sa famille - ils sont pauvres jusqu'au vide de leur poubelle - l'alcoolisme de son père et l'indifférence de sa mère - donne sa seule marchandise, son corps, car « riche de ses riens »⁴⁶, en échange d'objets sans valeur qu'elle souhaite posséder ; un crayon,

⁴⁴ p. 255

⁴⁵ p. 19

⁴⁶ p. 18

une gomme, une règle. En se prostituant, elle pense s'acheter une vie, sans trop savoir laquelle⁴⁷. Sur un plan métaphorique, on peut lire cet échange de son corps contre des objets servant à l'écriture comme une tentative à se procurer les outils pour se dire, se frayer une existence non seulement par sa corporalité mais aussi par sa conscience, pour se raconter à soi-même autant que pour les autres.

Un jour elle entame une relation, entre autres, avec son professeur. Sa meilleure amie Savita les surprend et fait part de son dégoût à Ève. Quelque temps après Savita est trouvée morte dans un local à ordures. C'est cette mort, qui simultanément est la mort symbolique d'Ève aussi, qui constitue l'impulsion à celle-ci de « sortir de ses décombres ». La mort réelle de Savita et la mort symbolique d'Ève représentent l'anéantissement de la violence dans la vie d'Ève et lui permet d'entrevoir un avenir meilleur dans la pureté des sentiments que lui offre son ami Sad.

Dans *Ève de ses décombres* la description de la violence est aux antipodes de celle mise en avant dans *Le sari vert*. C'est Ève qui représente l'agression et la violence et l'homme, en la figure de son ami Sadiq, qui incarne les valeurs et les émotions traditionnellement attribuées à la femme : la compassion, l'empathie et l'amour véritable. Dans l'entrecroisement des associations évoquées par leurs prénoms - Ève archétype de la femme et Sadiq, homme cruel et tortionnaire - et leur figurations fictionnelles qui joue avec les attentes du lecteur, Devi crée un espace où la psychologie de la violence s'effrite au détriment d'une distribution croisée et équitable des traits de caractères accordés par tradition à l'un ou l'autre sexe. Cet entrecroisement qui en fait est un déplacement sémantique de l'origine et de la nature de la violence n'est pourtant pas à confondre avec une critique contre la structure patriarcale que Devi dénonce dans le roman. Le dénouement du roman laisse entrevoir l'espoir d'un monde plus égalitaire où le rôle sexué et le rôle social sont détachés l'un de l'autre.

⁴⁷ p. 122

Conclusion

La force de la violence dans les écrits de Devi semble contrecarrer la distanciation du réel au réel ouverte par la fiction, notion élaborée par Ricoeur⁴⁸, qui ouvre de nouvelles possibilités d'être-au-monde et de pouvoir-être, comme un horizon de notre vie et de notre projet. Au contraire, la mise en texte de la violence chez Devi semble expliciter les modalités d'un refus d'être dans un monde violent et inhumain tout en visant l'explicitation de la faiblesse de l'individu face à l'impact des forces destructrices face auxquelles les femmes se retrouvent. Or, le thème de la violence ouvre un terrain de jeu bien plus complexe qui permet à Devi l'exploration du caractère capricieux de la violence.

La lecture de ces trois romans monte en épingle que la découverte cathartique de soi de la figure féminine passe inextricablement par une violence ambivalente féminine subie, autoinfligée et reproduite. Le long du chemin qui mène la femme au bout d'elle-même, elle trouve inéluctablement une force négative et destructrice. En extrapolant la figure féminine de cette image idéale de la femme évoquée dans l'entretien, Devi anéantit l'image de la femme stéréotypée, la dépouille de son aspect non pas humain mais humanitaire, celui qui dans un premier temps vise à une amélioration de la condition humaine. Pourtant, il faut comprendre que l'écriture de Devi vise justement une telle amélioration par l'évocation des cruautés sous-tendant la violence. Paradoxalement, la rage et la violence sont ce qu'il y a d'éminemment humain et fort, car son absence équivaudrait, comme le constate Hannah Arendt⁴⁹, à la déshumanisation et l'affaiblissement de l'être humain.

« Beaucoup de femmes vivent sous un voile qui les empêche d'être », constate Devi⁵⁰. En levant ce voile étouffant elle tente, par la mise en texte d'un discours qui subvertit les rôles sexués et des héroïnes qui transgressent les normes préétablies, de démontrer à quel point la violence est inextricablement liée à l'émancipation de la

⁴⁸ *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris : Seuil, 1986, p. 58.

⁴⁹ *Om våld*, p. 61.

⁵⁰ Patrick Sultan, « Ruptures et héritage. Entretien avec Ananda Devi ».

femme et dans quelle mesure la violence en tant que moyen de lutte contre l'indifférence et l'injustice est imprévisible et inconséquent. Et tout simplement que même si la créativité est un acte de violence, la violence n'est pas un acte créateur.

Bibliographie :

- Arendt, Hannah, *Om våld*, Stockholm: Aldus/Bonniers, 1970.
- Blanchot, Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris : Gallimard, 1980.
- Chan Low, Jocelyn, *Faire de l'histoire dans une société plurielle*, Séminaire International : Ecrire dans l'Océan Indien : Silences, Censures, Oublis. <http://www.cresoi.fr/Ecrire-l-histoire-dans-la-societe> [Site consulté le 20 février 2015].
- Devi, Ananda, *Pagli*, Paris : Gallimard, 2001.
- Devi, Ananda, *Éve de ses décombres*, Paris : Gallimard, 2006.
- Devi, Ananda, *Le sari vert*, Paris : Gallimard, 2009.
- Ingström, Pia, "Modernitet, frigörelse och skräckvälde, Intervju: Wendy Lower", *Hufvudstadsbladet*, 5.8.2014.
- Lawrence, B. Bruce & Aisha Karim (eds.), *On violence. A Reader*, Durham and London : Duke University Press, 2007.
- Lévinas, Emmanuel, « Useless Suffering » in *Entre nous. Thinking-of-the Other*, trad. Michael B. Smith et Barbara Harshav, New York : Columbia University Press, 1998 [1991], pp. 91- 101.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990.
- Ricœur, Paul, « Le scandale du mal », *L'Europe plurielle*, juillet 2005.
- Sartre Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique*, Paris : Gallimard, 1985 [1960].
- Sultan, Patrick, « Ruptures et héritage. Entretien avec Ananda Devi », décembre 2001, <http://orees.concordia.ca/numero2/-essai/Entretien7decembre.html> [Site consulté le 28.7.2014].

Tyagi, Rita, « Rethinking identity and Belonging - “Mauritianness” in the work of Ananda Devi », in : *Islanded Identities. Constructions of Postcolonial Cultural Insularity*, Maeve McCusker et Anthony Soares (eds.), Amsterdam, New York : Rodopi, 2011.

Varno, Bruno, « Ananda Devi on Language, Literature and Identity at fi:af », 20 mars 2009. <http://wordswithoutborders.org/dispatches/article/ananda-devi-on-language-literature-and-identity-at-fiaf> [Site consulté le 28.7.2014].